



© Seymour Templar

Oh ! Oui FRANCE

Stille Nacht

La compagnie Oh ! Oui

Oh ! Oui est la rencontre d'une comédienne et d'un musicien; Alexandra Fleischer et Joachim Latarjet, un des membres fondateurs de la compagnie Sentimental Bourreau et compositeur de Philippe Decouflé (Solo).

La compagnie est née de l'envie de faire des spectacles musicaux à partir de textes a priori non-théâtraux, d'utiliser les lumières, le son, la vidéo, pour élaborer des spectacles qui parlent de la folie, des obsessions, du travail, du secret, de la langue, de la façon dont notre cerveau crée de la fiction, des chansons qui font une vie, des morts... des thèmes qui nous habitent.

«La musique est omniprésente dans notre travail. Elle ne ponctue pas, elle ne décore pas, elle accompagne, elle exprime, elle raconte une histoire au même titre que le texte.

Oh! Oui... est une compagnie qui regroupe des musiciens, des comédiens, des vidéastes, des danseurs...

Nous aimons utiliser le plateau comme un lieu de liberté par excellence. C'est ce qui anime notre travail car tout commence par là : le plaisir d'être ensemble sur un plateau. »

La compagnie

Conception : Joachim Latarjet et Alexandra Fleischer

Mise en scène et composition musicale : Joachim Latarjet

Avec : Alexandra Fleischer, Joachim Latarjet, Alexandre Théry

Vidéo : Mathilde Bertrand

Lumières : Léandre Garcia Lamolla

Conduite accompagnée : Christine Tournecuillert

Zoom

STILLE NACHT



« En Avril 2007, nous sommes allés à Sambin, un petit village dans le Loir-et-Cher. Nous nous y sommes rendus à la demande de René Fleischer.

Il nous a toujours dit que son enfance, alors qu'il est né en 1935, commence en 1940, à Sambin. Ses parents sont allemands, il ne les reverra qu'en 1945.

Pendant cinq années, il vivra chez une femme à qui il rend un hommage solennel en ce mois

d'avril. Il y a là tous ses amis d'enfance. Ils savaient sans savoir, semble-t-il... Nous sommes tous là, à entendre des histoires, à découvrir des histoires aussi, car certaines d'entre elles étaient enfouies ou tuées, par pudeur souvent...

Après cette cérémonie, nous avons voulu en savoir plus et sommes allés interroger René Fleischer sur son enfance, sur ces années de guerre à la campagne et sur sa langue maternelle, la langue de l'amour et du bourreau. Celle qu'il ne voudra plus entendre ni parler pendant des années.

Un trajet, une histoire singulière, un bégaiement dont on sait que nombre d'enfants avec des histoires similaires étaient atteints, une langue brisée et coupée...

Parler de ce qui est tu, mais entre les mots, entre le français et l'allemand, pour tenter de comprendre pourquoi, malgré cette « enfance heureuse », il ne se passe pas un jour sans que René Fleischer ne pense à ces personnes disparues...

C'est une histoire d'enfant.

L'histoire d'un enfant.

Il a un secret, il doit le taire, le dissimuler, l'enfouir.

Il doit se cacher, se fondre, s'évanouir, s'éclipser, s'effacer, s'éloigner, s'estomper, s'évaporer, se dissoudre, un peu, disparaître...

un temps...

C'est une histoire d'enfance.

C'est aussi une enquête,

pour trouver les cachettes...

pour répondre à une question : pourquoi la langue allemande a-t-elle disparu de la famille Fleischer ? »

Comédienne, Alexandra Fleischer fonde avec Joachim Latarjet la Compagnie Oh ! Oui... Ils créent : *Du Travail bien fait, F., le fou, l'assassin, Oh ! Oui..., Hox, Acte V, Happy end, Stille Nacht, There it is, Ce Que Nous Vîmes*. Elle participe à la conception, au montage et à l'écriture des textes des spectacles de la compagnie.

Parallèlement elle continue de jouer pour d'autres metteurs en scène et chorégraphes. Au cinéma avec notamment James Huth, Nicole Garcia, Juliette Garcias... ; et au théâtre avec Lucie Nicolas, Nordine Lahlou, Pierre Cottreau et Geisha Fontaine...

Musicien tromboniste né en 1970, il fonde avec Alexandra Fleischer la compagnie Oh ! Oui..., et met en scène des spectacles de théâtre musical, *Du travail bien fait, F., le fou, l'assassin, Oh ! Oui..., Hox, Acte V, Happy End, Stille Nacht, There it is, Ce Que Nous Vîmes* et un ciné concert Charley Bowers, Bricoleur de génie.

Depuis 2008, il est artiste associé à La Filature (Scène Nationale de Mulhouse) pour trois saisons.

Il est un des membres fondateurs de la compagnie Sentimental Bourreau où il participe à toutes les créations de 1989 à 2004.

Il a travaillé avec Michel Deutsch sur *les Imprécations II, IV, 36*.

Il a composé la musique du *Solo* de Philippe Decouflé.

Entretien avec Alexandra Fleischer réalisé par Patrick Lardy/CDN de Besançon

Peux-tu me résumer l'histoire que vous racontez dans ce spectacle ?

C'est assez compliqué. Nous avons Joachim et moi envie de parler de l'histoire de mon père, René Fleischer. On s'est rendu compte très rapidement que nous avions du mal à le faire et que celui qui en parlait le mieux, c'était lui. D'où l'idée de lui laisser la parole, en vidéo, dans le spectacle. Notre rôle consistant à la ponctuer par ce à quoi cette expérience de vie nous renvoyait. D'où la naissance de thèmes comme la menace, la hantise, le danger, qui ont trouvé des expressions musicales, chorégraphiques et théâtrales dans le spectacle.

Et sur ces thèmes, vous avez effectué une collecte de textes, vous vous êtes nourris de récits de survivants ?

Nous avons d'abord écouté mon père parler de cette période en l'interviewant ; la Seconde Guerre mondiale vue par les yeux d'un enfant juif allemand caché en France. Les questions liées au langage, à la langue maternelle sont alors apparues comme centrales. Pourquoi refusait-il de parler allemand ? Pourquoi m'avait-il imposé de prendre allemand première langue ?... Nous nous sommes aussi beaucoup interrogés sur les possibilités de traiter de ces thèmes, de cette période de drames et de désolation humaine en évitant d'en parler frontalement, directement. Nous avons lu énormément de textes sur la Shoah, dont ceux de l'écrivain Imre Kertész, même si finalement nous n'avons pas conservé ses écrits dans le spectacle, et ceux de Primo Levi et nous avons regardé beaucoup de documentaires. Un ouvrage nous a particulièrement impressionné, même si on l'a découvert très tardivement dans le processus de création : *Les Disparus* de Daniel Mendelsohn.

Ce livre m'a énormément touchée parce qu'il parle, dans cette période de l'histoire, des secrets de famille ; il essaie de mettre à jour les secrets, de retrouver les traces. Nous avons, à notre manière, essayé de faire la même chose : regarder l'histoire de René Fleischer comme une énigme à résoudre. Et pour ça, il nous a fallu faire grandir ce petit garçon.

Ton père regardait-il aussi cette disparition de la langue comme une énigme ? Donnait-il des explications ? Vous êtes-vous dit que vous pouviez trouver d'autres réponses en recourant à d'autres modalités d'enquête ?

C'est ça. Mon père fait partie de cette génération d'hommes qui se protègent toujours en parlant peu d'eux et plus des événements de manière impersonnelle. Il présentait paradoxalement la période comme heureuse, agréable, affirmait n'avoir manqué de rien... Et puis il y avait le sujet tabou : les disparus, sujet sur lequel il ne dévoilait rien. Dans le travail, nous nous sommes beaucoup inspirés de *Masse et puissance* d'Elias Canetti, il nous a semblé qu'il s'exprimait avec une grande justesse sur cette période recouverte de fantômes et de secrets, justement parce qu'il n'attaquait jamais ces questions frontalement, mais qu'elles travaillaient continuellement son ouvrage. Nous ne voulions pas non plus nommer abruptement les choses : nous redoutions le réalisme. On désirait faire quelque chose qui parte de la tête d'un enfant et imaginer ce qu'il avait pu vivre et se raconter.

Qu'est-ce qui se passe concrètement sur le plateau ? Une vidéo projette ton père racontant son histoire et des actions théâtrales, musicales et chorégraphiques s'immiscent dans le cours du récit ?

René raconte ses souvenirs : un petit village du Loir-et-Cher, une femme qui le cache pendant cinq ans, des soldats allemands occupent la maison, il leur parle spontanément dans sa langue maternelle. La femme qui s'occupait de lui a pris peur, l'a enfermé dans une pièce d'où il est ressorti bègue, sans plus jamais parler allemand.

Et ce qui se passe sur scène, c'est tout ce qu'on a collecté. On a cherché à faire un spectacle là-dessus en évacuant systématiquement ce qui était trop concret ou réaliste. Un danseur nous a rejoint et nous souhaitons qu'il joue tous les rôles, celui de l'enfant, celui de l'Allemand... qui pouvait être aussi une projection de l'imagination d'un enfant.

Notre envie était d'aborder aussi certains thèmes liés à l'enfance et à ses traumatismes : la peur, la menace, le danger, les cauchemars. La question étant : qu'est-ce qu'un enfant pouvait imaginer, comprendre dans un temps de l'histoire aussi tragique que celui-là ?

La présence de René à l'écran est chargée d'émotion : sans lui il n'y aurait pas de spectacle. Ce spectacle a permis de lever un silence familial ; sans être dans une démarche thérapeutique, j'ai appris énormément de choses sur ma famille et sur mon histoire. Même si j'avais peur de faire Stille Nacht, l'envie de parler des morts a été la plus forte. Nous sommes la génération d'après, celle qui n'a pas vécu et qui veut comprendre, d'où cette nécessité de faire parler et d'entendre les morts et de manier l'idée que, comme le dit si magnifiquement Daniel Mendelsohn, « les morts ne sont pas tant disparus que dans l'expectative. »

